

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Robert.
Rumilly
l'homme de Duplessis



LUX

ROBERT RUMILLY,
L'HOMME DE DUPLESSIS

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

ROBERT RUMILLY,
L'HOMME DE DUPLESSIS



La collection « Histoire politique » est dirigée par Robert Comeau.

Illustration de la couverture : caricature de Robert Rumilly par Robert LaPalme, 1934.
© Fondation Robert-LaPalme, autorisée par M^e Jean-Pierre Pilon.
Infographie de la couverture : Evangelina Guerra.

© Lux Éditeur, 2009
www.luxediteur.com

Dépôt légal : 3^e trimestre 2009
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN : 978-2-89596-083-6
978-2-89596-618-0 (epub)
978-2-89596-818-4 (PDF)

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du programme de crédit d'impôts du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, offerte par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ), pour nos activités d'édition.

*Nous ne serons plus jamais des hommes
Au nord du monde
Si nos yeux se vident de leur mémoire*

GASTON MIRON

PROLOGUE

Celui qui écrira l'histoire intellectuelle du Canada français de 1930 à 1950 devra reconnaître l'importance de l'œuvre historique de M. Rumilly. Celle-ci a été un puissant facteur dans l'évolution récente de la pensée canadienne-française¹.

MICHEL BRUNET

LA MORT REMONTE à 1972. À Rio de Janeiro, au petit matin du 27 avril, on trouve le corps de Jacques Dugé, comte de Bernonville. Il gît, selon des témoignages, près d'un portrait du maréchal Pétain. De Bernonville, presque 75 ans, est mort par strangulation. On l'a garrotté, un supplice souvent utilisé dans l'Espagne de Franco, une dictature que de Bernonville a estimée presque autant que celle de Pétain.

La nouvelle, sanglante, fait les manchettes de la presse brésilienne. À Rio, le journal *O Globo* annonce le meurtre en première page.

Qui est l'assassin ? Wilson Francisco de Oliveira, personnage de rien, fils de la domestique. À la police, le meurtrier déclare avoir agi sous l'emprise de l'alcool et de la drogue. Vraiment ? Peut-être de Bernonville a-t-il été plutôt, à l'heure de la vengeance des suppliciés de l'ordre nazi, la victime d'une justice expéditive. Mais l'hypothèse seule demeure, puisque rien ne le prouve.

Au Canada, la nouvelle est à peine signalée. Pourtant, de Bernonville y a séjourné quelques années plus tôt, suscitant un immense brouhaha autour de lui. Arrivé au Canada déguisé en prêtre, il n'en est reparti qu'à la suite d'une saga politique. L'a-t-on déjà oublié lorsqu'il meurt en 1972 ?

En France, sous l'occupation allemande, de Bernonville appartient à la Milice. Issu des rangs monarchistes de l'Action française, devenu un commandant à forte poigne, il mène une lutte terrible contre les résistants, en particulier sur le plateau des Glières. Il a la férocité opiniâtre à l'égard d'opposants qu'il élimine volontiers. Aux yeux de Jacques de Bernonville, les résistants ne sont que des terroristes qui menacent l'ordre instauré par le régime de collaboration de Pétain.

À compter de 1943, de Bernonville appartient à une unité de Waffen-SS, ces anges de la mort du régime hitlérien. Athlétique, le corps marqué par plusieurs cicatrices récoltées au cours de la Première Guerre mondiale, de Bernonville est responsable du « maintien de l'ordre » en Bourgogne. Il sera affecté aux mêmes fonctions dans la ville de Lyon, chasse gardée de Klaus Barbie, un des bourreaux nazis les plus tristement célèbres.

À la fin de la guerre, menacé de la peine de mort, de Bernonville fuit la France pour essayer de sauver sa peau, comme bien d'autres collaborateurs. Son premier refuge, le Canada, lui fait découvrir un ami fidèle en Robert Rumilly, un historien aux convictions de droite, très près du régime de l'Union nationale de Maurice Duplessis, un ardent disciple de l'Action française de Charles Maurras. Méconnu du grand public, ce Rumilly est un agitateur méthodique chauffé à blanc. Cet intellectuel est étonnant par son énergie et son ardeur. Il a publié une œuvre abondante, tout en trempant à fond dans nombre d'aventures politiques. C'est à ce curieux personnage à la vie menée au triple galop qu'est consacré ce livre.

En 1994, avec mon camarade Gonzalo Arriaga, nous avons mis au jour le rôle majeur que joua Rumilly, après la Seconde Guerre mondiale, dans l'accueil de plusieurs criminels qui, tout comme de Bernonville, avaient quitté l'Europe après la guerre sous des déguisements et des identités d'emprunt. Le fruit de cette recherche, publiée d'abord dans *Le Devoir*, souleva plusieurs jours durant les passions dans l'opinion publique. La tempête qui s'ensuivit fut vive. Des passages à la télévision et à la radio de même que des entrevues multiples alimentèrent le débat sur le

passé parfois trouble d'une partie de l'intelligentsia canadienne-française. Tout y passa, même les amalgames les plus douteux entre présent et passé.

L'affaire s'envenima. De simples visites aux archives pouvaient-elles avoir pour conséquence de remuer autant une société? Le diplomate Jean-Marc Léger, à qui j'avais affaire à l'occasion, refusa net pour un temps de m'adresser la parole. Je reçus des insultes autant que des lettres de félicitations. Je n'avais pourtant que faire des unes comme des autres, ne cherchant qu'à faire mon travail d'historien et à tirer le meilleur parti possible des archives très touffues de Robert Rumilly.

Ce qui m'intéressa bien vite, à la suite de la publication de cette histoire, fut de mieux connaître encore qui était vraiment cet historien à l'allure sobre et digne, né à la Martinique et éduqué en Indochine puis à Paris, avant de devenir historien du Canada français. Rumilly avait fréquenté et organisé, souvent dans l'ombre, des rapprochements multiples entre des personnages politiques marquants, de Maurice Duplessis à Camillien Houde, en passant par Henri Bourassa et jusqu'à Conrad Black. Il s'était aussi intéressé de près à la finance et à l'immobilier.

Qui était-il, cet homme à qui l'on doit la parution de 91 livres d'histoire, sans compter les brochures et les conférences? Des Vikings de l'an mille jusqu'au xx^e siècle, rares sont les sujets d'intérêt canadiens auxquels il n'a pas touché. Il acceptait même des commandes. Peu religieux, à l'image de son maître Charles Maurras, il est ainsi allé jusqu'à exploiter, pour des raisons alimentaires, des sujets très catholiques dont sa société d'accueil était friande : Marie Barbier, Kateri Tekakwitha, Marguerite Bourgeoys, M^{gr} Laffèche, Sainte-Anne-de-Beaupré, la société de Saint-Vincent-de-Paul. On lui doit 18 biographies, genre pour lequel il sera le plus connu. Ses livres sur Louis-Joseph Papineau, Honoré Mercier et, surtout, Maurice Duplessis font beaucoup parler de lui.

De Rumilly, je ne connaissais au départ que son imposante *Histoire de la province de Québec*. Je me souvenais avoir vu, très jeune, les 41 tomes de l'*Histoire de la province de Québec* trôner dans la bibliothèque de mon grand-père. Les premiers tomes de la série, avec leur solide reliure verte et leur titre en lettres dorées,

lui avaient été offerts par André Laurendeau, alors député du Bloc populaire canadien. Qu'est-ce que mon grand-père avait pu trouver là-dedans, moi qui n'y avais vu, un jour en les feuilletant, qu'une carte de visite de Laurendeau et beaucoup de mots qui couraient dans tous les sens, en apparence sans obéir à une véritable structure organisatrice ?

C'est donc un peu par curiosité, revenant un jour sur des chemins de mon enfance encore mal éclairés, que j'entrepris de gravir petit à petit cette montagne de papiers reliés pour mieux voir, depuis son sommet, la perspective qui avait donné lieu à cette création démesurée de Rumilly. Je trouvais tous les autres livres de l'historien, y compris une très rare biographie de Mackenzie King qu'il avait dû se résoudre à détruire à la suite d'un procès².

Les livres de Rumilly attirent l'attention sur une gamme prodigieuse de menus détails qui écartent sans cesse l'attention du lecteur des lignes de fond qui donneraient une idée plus juste d'une période spécifique. Rumilly possède ce don des développements érudits qui courent dans tous les sens : il narre avec souffle, souvent pour le plus grand plaisir du lecteur profane, une somme inouïe d'éléments. Mais on ne tire le plus souvent de ses épais volumes que des analyses historiques assez minces, tout en arrivant à situer assez vite les positions personnelles de l'auteur.

En parallèle à ces lectures, je continuais de ramer aux archives, peut-être autant en quête d'une compréhension de notre société que d'une plus grande connaissance de cet homme qui semblait avoir été partout entre son arrivée au Canada en 1928 et sa mort en 1983. Et c'est ainsi que j'en suis arrivé, petit à petit, à remonter jusqu'au point de fuite de notre présent, sachant que le passé d'une société n'est jamais tout à fait passé, comme le montre la descendance intellectuelle qu'a engendrée Rumilly.

Se pouvait-il que ce personnage à l'allure frêle ait été en son genre un personnage d'envergure oublié dans l'histoire des idées au Canada ? La vie de cet homme, je le découvris rapidement, débutait au loin, ce qui m'y conduisit aussi pour mes recherches. Je me revois entre autres en France, à chercher la moindre trace du personnage sur la piste de son engagement comme officier de l'armée de terre. Je fus introduit un jour, chose exceptionnelle, dans

les magasins du musée militaire du Val-de-Grâce à Paris, qui était à l'époque de la Première Guerre mondiale, un hôpital où Rumilly avait séjourné après avoir été blessé. On m'y fit voir, à mon plus grand désarroi, une très impressionnante collection de moulages pris sur les malheureuses victimes des champs de bataille. Des masques, peints avec application, de la façon la plus réaliste qui soit, offraient au personnel médical de l'époque une idée de tous les nouveaux types de blessures à la tête auxquels il devait désormais s'attendre. Puis, il y avait des moulages de membres déchiquetés, broyés, une multitude de types de mutilations atroces reproduits de façon ultraréaliste. Je compris ce jour-là, au prix d'une suite de cauchemars à venir, que c'était bien le vrai visage des guerres modernes que me faisait aussi découvrir la vie de Robert Rumilly.

Ce sont à vrai dire ces images d'un siècle de boucheries, alimenté aux dérives idéologiques, qui m'ont hanté tout au long de ce livre. Les morts des pages qui vont suivre, je les ai imaginés plusieurs fois vivants dans des scènes où l'horreur et la bêtise de l'humanité luttaient à armes égales dans un match éternel à somme nulle.

À peu près rien n'a été consacré jusqu'ici à Robert Rumilly, bien que son œuvre ait meublé nombre de bibliothèques et que son action ait entraîné toutes sortes d'histoires, y compris la création du drapeau québécois en collaboration avec son ami René Chaloult. Qu'on prenne donc les pages qui vont suivre pour rien de plus que ce qu'elles sont : un effort d'exploration de l'histoire d'un homme qui, venu de très loin, s'est aventuré dans les territoires de la pensée en Amérique dans l'espoir de les conquérir.

CHAPITRE I

LES COLONIES

Je me demande ce que la destinée de chacun contient de bon sens.

ROBERT RUMILLY¹

L'AVENTURE INTELLECTUELLE de Robert Rumilly débute dans une île baignée par les flots de la mer bleue des Caraïbes et de l'océan Atlantique, à des milliers de kilomètres de la France, du Canada et de la province de Québec.

Robert Fernand Albert Henri Rumilly naît le 23 octobre 1897 dans la commune de Fort-de-France, en Martinique, dans une maison de l'habitation Colson, sise route des Pitons. Son père, Georges Rumilly, est lieutenant d'artillerie de la marine. Il a 27 ans. Sorti de Polytechnique, Georges Rumilly s'est engagé dans l'armée en 1892. On l'envoie alors dans les colonies, en Martinique. C'est là qu'il rencontre Léontine de Bellavoine, fille du riche comte de Bellavoine. Elle est une femme élégante, dit-on, à l'allure un peu bohème.

Léontine a 19 ans lorsque naît Robert, le premier enfant du couple. La déclaration de naissance du bébé aux autorités militaires se fait deux jours après l'accouchement, en présence d'Adolphe Darssière, chef d'escadron de gendarmerie, chevalier de la Légion d'honneur et oncle de l'enfant. En fait, la cellule familiale des Rumilly est toute militaire et constituée autour de la vie coloniale.

De la maison familiale située route des Pitons et de l'île elle-même, Robert Rumilly ne gardera aucun souvenir, les ayant quittées trop jeune, comme il l'expliquera à Roger Brien, son

confrère à l'Académie canadienne-française². Ce ne sera qu'en avril 1962 que ses pieds fouleront à nouveau le sol de la Martinique, à l'occasion d'un voyage au pays de sa première enfance.

En 1900, Georges Rumilly rentre en France avec sa famille afin de se perfectionner. Il prépare et réussit le concours d'admission à l'École supérieure de guerre. Trois ans plus tard, le jeune officier s'embarque avec sa famille, cette fois pour le Tonkin, aujourd'hui une région du Vietnam. Il s'en va servir l'état-major du général de division de l'armée coloniale.

La France avait commencé à s'intéresser à l'Indochine près d'un demi-siècle plus tôt, sous le Second Empire. Après avoir compris qu'il était impossible de conquérir la Chine du fait de son trop vaste territoire, Napoléon III s'était résolu à se contenter des dépendances limitrophes de l'empire chinois.

En Indochine, les conditions de vie sont difficiles pour une famille européenne. En été, la chaleur est suffocante. On redoute les fièvres meurtrières et les insolations. Ce climat encourage une vie quelque peu relâchée. Sous le soleil de l'Indochine, un Français se permet des libéralités impossibles en Europe : on se laisse plus facilement entraîner par une aventure et la consommation d'opium est tolérée, voire plus ou moins encouragée.

Les Français ont solidement établi leur présence en Indochine en vue de se donner une base de pénétration économique en Asie. Tout en développant certaines infrastructures, la France cherche surtout à maintenir l'Indochine dans un système d'exploitation agricole. Il s'agit de tirer le maximum d'une main-d'œuvre docile et bon marché afin d'assurer à l'industrie de la métropole un approvisionnement en matières premières à bas prix. Dans ce contexte d'exploitation économique, les troupes coloniales ont, entre autres, pour mission de « pacifier » la population annamite. . . L'œuvre se veut civilisatrice, pour reprendre le vocabulaire des colonisateurs, mais elle carbure en bonne partie à la régression de la civilisation en utilisant des méthodes de terreur et de contrainte pour soumettre les territoires occupés. Depuis les débuts de la colonie, les révoltes sont vigoureusement écrasées chez ces autochtones. Les Annamites, dominés depuis des siècles par les Chinois, se trouvent désormais sous le joug d'un nouveau colonisateur. Naturellement,

divers mouvements d'insurrection se forment. Des projets de reconquête couvent.

L'exacerbation du sentiment national français et de la valeur de son modèle est le moteur de la politique coloniale. Dans plusieurs milieux français, à compter du XIX^e siècle, on voit l'Hexagone comme un foyer de civilisation pour l'Europe, voire pour la planète entière, ce qui légitime plusieurs formes d'impérialisme. L'idée que l'on puisse rejeter les valeurs incarnées par cette France signifie, dans l'esprit du nationalisme français qui se met en place, que l'on appartient ni plus ni moins à la barbarie. La France, comme d'autres puissances impériales, a l'impression d'être la civilisation elle-même, la civilisation en marche. Et devant les barbares qui se placent sur son chemin, tout semble permis, y compris la mise sur pied d'une sorte de régime despotique censément éclairé puisque mis au service de populations ingrates.

Une des premières choses qu'on apprend à un jeune Français des colonies asiatiques est de se méfier de ces hommes aux yeux bridés et à la peau couleur de soleil. Robert Rumilly s'en souviendra sa vie durant, gardant très vif en lui le souvenir des hommes de couleur qui peuplent les pays de son enfance.

Lorsque Rumilly rencontre, au début des années 1930, le missionnaire Turquetil, il ne peut s'empêcher de faire remarquer que « sa très longue barbe étroite – fils d'or et fils d'argent mêlés – ressemble aux barbes de ces vieux Annamites qu'on appelle des loums-loums³ ».

Trois décennies plus tard, il dira : « J'ai passé cinq années de ma jeunesse en Extrême-Orient. Les vieux colons ou les orientalistes les mieux disposés reconnaissaient l'impossibilité de comprendre – de comprendre à fond – les Annamites ou les Chinois⁴. » Il y avait là, jugera-t-il en 1965, rien de moins qu'une barrière de civilisation.

Au moment où la famille Rumilly arrive en Indochine, une petite colonie d'Européens vit refermée sur elle-même, dans des quartiers résidentiels, bien à l'écart des Annamites. Dans la ville d'Hanoï, capitale du Tonkin colonial, le recensement de 1900 dénombre 1088 Européens au milieu d'environ 100000 indigènes. La population européenne de tout le Tonkin ne dépasse pas 3000 personnes. Robert Rumilly appartient à cette société qui

vit repliée sur elle-même tout en ayant néanmoins l'impression d'être en voie de conquérir un vaste monde pour son bien.

Les colons français d'Indochine entretiennent une multitude de préjugés sur le compte des Annamites et se gonflent d'un complexe de supériorité sociale et raciale qui se transforme rapidement en un principe de gouvernement⁵. Pour ces colons, en effet, le racisme légitime bien souvent le colonialisme. La prétendue supériorité de l'homme blanc est exaltée de toutes les façons : romans, conférences, articles, travaux des sociétés de géographie et d'anthropologie.

Toute la vie du fils d'officier qu'est Robert Rumilly sera imprégnée des ornières colonialistes. Dans ses critiques littéraires, publiées à Montréal au début des années 1930 dans les pages du *Petit Journal*, Rumilly ne manquera jamais de souligner la grandeur de cette France coloniale. Grâce à l'Algérie, explique-t-il, la France surpasse de façon éclatante n'importe quelle réussite américaine. En Algérie, « la France a accompli, en 100 ans, une œuvre gigantesque. [...] L'Algérie est devenue un prolongement de la France, une riche province aussi attachée que les plus vieilles provinces à la patrie commune⁶ ». L'Algérie qui serait l'Algérie, l'Algérie qui serait elle-même à part entière, Rumilly ne peut pas même la concevoir.

En Afrique, juge-t-il encore, les Noirs profitent au mieux de la justice coloniale des Blancs. L'administration française, explique-t-il en 1932 à son public montréalais, « protège les indigènes, que les anciens chefs de leur race tyrannisaient. Elle impose une justice ferme, mais équitable et sereine, que les Noirs savent apprécier⁷ ». Le destin d'une colonie est pour elle d'être une colonie. Rien de plus.

En 1973, alors qu'il a 76 ans, la France lui apparaît toujours, « en dépit des critiques sur les idées colonisatrices », avoir été une simple « main protectrice au-dessus de ses colonies⁸ ». Le colonialisme demeure pour lui auréolé de toutes les vertus : « De nombreux médecins sont morts à la peine pour avoir protégé les habitants contre le choléra. La France a construit des écoles, des hôpitaux et Hanoï lui doit l'immense barrage sur le fleuve Rouge que les Américains n'ont pas osé faire sauter⁹. »

En fait, Robert Rumilly ne perçoit qu'un seul travers à la colonisation, et ce, dès les années 1930 : que les populations se sentent investies, éventuellement, d'un poids politique qui les conduise à l'autonomie. La démocratie, partout et surtout dans les colonies, représente ainsi un danger terrible. « Les Antilles, ces paradis terrestres, ont été gâchées comme cela¹⁰. »

Les élections sont la plaie des colonies, écrit-il en 1932. « Des élections, ce n'est beau nulle part ; mais chez les peuples-enfants, grisés de paroles, d'orgueil et d'alcool, c'est lamentable. Puissent les colonies africaines être préservées aussi longtemps que possible ! » Est-ce un jugement qui lui vient en droite ligne de sa famille et du milieu colonial où il grandit ? Sans doute. Mais cela peut aussi tenir au rejet de la démocratie que propose l'Action française, comme on le verra.

Comme chacun d'entre nous, Rumilly reconstruit une partie de sa mémoire de l'enfance en fonction d'un cadre idéologique acquis à l'âge adulte. L'univers colonial dans lequel il grandit n'est toutefois pas dépourvu lui-même d'une charge idéologique, comme le souligne l'historien anglais Theodore Zeldin :

Il y avait une telle différence entre ce qui se passait dans les colonies et ce qu'on en disait à Paris qu'il faut voir les débats doctrinaux à propos du système colonial comme un reflet des tensions et des inquiétudes qui parcouraient la France, plutôt que comme un discours destiné à fournir aux administrateurs les lignes directrices et les comportements à adopter sur le terrain¹¹.

Selon le cadre colonialiste, l'Autre, l'Étranger, est une absurdité. Les défenseurs de l'expansion coloniale soutiennent que le contrôle de nouvelles terres permettra de mieux exprimer encore, à la face du monde, le génie national tout en renouvelant son énergie vitale. Tout ce qui est en dehors du monde occidental, en particulier du modèle français, est détestable d'un point de vue objectif, croit Rumilly.

Nous ne connaissons pas Constantinople, écrit-il en 1933 pour ses lecteurs du Canada français. Nous connaissons d'autres villes exotiques très vantées. Vues de près, et de sang-froid, elles sont pouilleries, saleté, infection : mais vues en état de grâce, au clair de

lune, sous un ciel criblé d'étoiles, ce sont les plus beaux endroits du monde¹².

L'exotisme des pays étrangers ne trouve donc de valeur que dans l'obscurité, dans un état second, éthéré, c'est-à-dire en l'absence de sa population naturelle. Au fond, Rumilly n'aime pas plus l'Indochine que l'Afrique ou l'Asie. Seule lui importe la France. Ce sentiment, déjà inscrit dans le cadre même de sa vie d'enfant dans les colonies, sera dans les années 1920 accentué par son passage au sein de l'Action française de Charles Maurras.

Mais ne quittons pas l'Indochine tout de suite. À Hanoï, on trouve les fonctionnaires de la colonie, cœur battant du monde auquel appartient alors la famille Rumilly.

Les pousse-pousse aux roues caoutchoutées sillonnent les rues, rapides et discrets. Tiré par son coolie, un de ces pousse-pousse glisse un jour sur une route « d'un rouge de brique sous un soleil aveuglant, et bordée de rares touffes de bambous ou de bouquets de bananiers¹³ ». Il emmène deux petits garçons à l'école des Frères des Écoles chrétiennes : Robert et Pierre Rumilly. Comme tous les enfants des colons français, les jeunes frères Rumilly grandissent à Hanoï dans une microsociété qui répugne, comme on l'a dit, au contact des véritables autochtones. À l'école, la classe de Robert est composée en majeure partie de petits Français, « mais aussi de quelques écoliers annamites, chinois ou métis », fils de mandarins ou de catholiques, c'est-à-dire des enfants intégrés à la bourgeoisie des colonisés¹⁴.

Ce sont les Frères des Écoles chrétiennes qui les éduquent. La religion catholique est enseignée avec insistance. Les élèves chantent des cantiques, les mêmes qu'entendra plus tard Rumilly dans les processions de la Fête-Dieu à Montréal : « Bénis, ô tendre Mère, Ce cri de notre foi... » La part du religieux dans cette éducation est sans conteste importante.

L'établissement dans lequel les Frères enseignent sera magnifique, « plus magnifique encore » dans le souvenir de l'historien. L'influence de ce lieu de formation est considérée *a posteriori* comme majeure par Rumilly. Il affirmera en effet y avoir passé ses meilleures et ses plus fructueuses années d'étude¹⁵.

CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN AOÛT 2009
SUR LES PRESSES DES ATELIERS DES IMPRIMERIES
TRANSCONTINENTAL POUR LE COMPTE DE LUX,
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN D'OR DE
LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

Il a été composé avec L^AT_EX, logiciel libre,
par Marie-Eve LAMY

La révision du texte et la correction des épreuves
ont été réalisées par Thomas DÉRI et Marie-Eve LAMY

Lux Éditeur
c.p. 129, succ. de Lorimier
Montréal, Qc H2H 1V0

Diffusion et distribution
Au Canada : Flammarion
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec

Pour Robert Rumilly, les idéaux de la Révolution française ont souillé la France. Il s'exile alors au Canada et, à compter de 1928, s'engage dans une activité intellectuelle frénétique qui a marqué son temps. On lui doit pas moins de quatre-vingt-onze livres, dont l'*Histoire de la province de Québec* en quarante-et-un volumes, sans compter les brochures et les conférences. Écrivain hors du commun, Rumilly se démarque aussi par son rôle de rassembleur infatigable des intellectuels de droite de son époque. Passionné par la vie politique, il organise des rapprochements entre des personnages marquants, tels Maurice Duplessis, Camillien Houde, Henri Bourassa, René Chaloult, et même Conrad Black. Son énergie est surtout consacrée au service de l'Union nationale de Duplessis.

Pétainiste impénitent, Rumilly accueille en Amérique des collaborateurs des nazis, à commencer par le célèbre Jacques Dugé comte de Bernonville. Jusqu'à la fin de sa vie, en 1983, il demeure fidèle à son maître Charles Maurras, l'idéologue de l'Action française.

Avec ce livre, Jean-François Nadeau met en lumière la place qu'occupe la droite extrême dans la fondation du Québec contemporain.

Historien et politologue, Jean-François Nadeau est directeur des pages culturelles du quotidien Le Devoir. Son livre précédent, Bourgault, a connu un vif succès.